

Les Fils de Rimlor



Marc Itziro

AD

Marc Itziro

Les Fils de Rimlor

© Marc Itziro, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8944-0

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Couverture : Andrew Davidson

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Premier livre
de

La Saga de Sorun

Qui comprendra
douze livres

Prologue

Les Montagnes Célestes

Assis sur une montagne, un dieu prenait plaisir à regarder les hommes s'affronter en son nom.

Une nouvelle aube venait de naître dans un ciel bouleversé, partagé, déchiré par les conflagrations du soleil au rouge de forge, de l'or inaccessible de l'horizon, du noir de velours d'une nuit étoilée. Rayonnant depuis le cercle de l'astre cramoisi, elle déployait lentement sa vaste lumière glorieuse d'où se métamorphoserait le bleu tranchant du jour, encore contenu dans la gangue éclatante de ce rubis à l'implacable beauté. Autour et au-dessus de lui, d'incommensurables montagnes blanches faisaient ressortir l'obscur, puissante silhouette de ce dieu patient. Ces montagnes étaient si hautes qu'elles semblaient imaginaires, ou hallucinées. Car, elles cherchaient à toucher le ciel. Elles brillaient du miroir immuable de leurs neiges éternelles, leurs pics et leurs courbes reflétant les forces du soleil renaissant, ainsi que les lueurs de deux croissants de lune qui fondaient lentement dans la lumière dominante. Une des lunes était pâle et triste, comme l'os. L'autre était écarlate et vive, comme le sang. L'antagonisme universel des astres retrouvait une nouvelle fois son point d'équilibre, pour très peu de temps. Ce dieu se tenait au centre du conflit éternel. Mais tout cela le laissait indifférent. Rien de plus sublime, rien de plus vain, rien de plus ennuyeux que l'aube. Depuis tant de siècles, il refusait obstinément de tourner encore une fois son regard vers les choses célestes. Car ce dieu n'avait plus d'yeux que pour les hommes minuscules et fugaces.

Ses cheveux abondant au ciel comme une crinière d'airain doré, ses membres scintillant au soleil comme des sculptures d'acier, ses mains reposant dans le calme comme des étaux de fer, ses yeux martyrisant les coeurs comme des flèches d'or, ses ongles ciselant les amours comme des lames d'argent, sa

bouche dessinant son silence comme des caresses cuivrées, il veillait. Autour de lui, une aura dansait, créant une rouge aurore maléfique, née de sa peau de bronze sanguin. Une lance immense se tenait à ses côtés, à sa main droite, penchée contre son épaule, forgée d'un métal inconnu. Un alliage couleur de rubis, léger, aux reflets cristallins parfois sombres, parfois translucides. Sa pointe si haute et si fine entrait fantomatiquement dans le firmament tendre de la nuit mourante. Un autre dieu avait créé cette lance. Il lui avait confiée et, dans ses mains, elle avait tué maintes et maintes fois. Pourtant, l'énergie qu'elle dégageait ne semblait jamais néfaste. Mais, néfastes, les yeux de ce dieu l'étaient.

Il portait des vêtements sobres, taillés dans le cuir obscur d'un animal mythologique, sacrifié depuis des éons. Un pantalon et des bottes serrés, une tunique sans manches, courte, ouverte, laissait voir son buste colossal bombé de deux dômes convexes et forts comme des marteaux, et son ventre plat et dur comme une enclume. Sur la peau de son torse et de son abdomen, des tatouages, d'un rouge aussi profond que celui de sa lance, traçaient les formes narratives de légendes anciennes. Personnages et monstres, proches perdus et rivaux regrettés, tous continuaient de vivre à la surface de son corps puissant. Entouré par son abondante tignasse d'un châtain presque blond, son visage torve et serein, cruel et parfait, était flanqué de rouflaquettes partant de ses tempes jusqu'au milieu de ses joues. Ces généreuses pattes de toisons dorées se prolongeaient par deux longs, fins tatouages qu'elles recouvraient partiellement. Ces tatouages rejoignaient presque les coins de ses lèvres ourlées de siècles de silence, dessinant deux frises tracées de symboles et de créatures. Mais ses poils d'or cachaient la majeure partie de ces histoires. Sur son torse, son ventre et ses joues, les formes et les êtres tatoués bougeaient un peu au rythme de sa respiration divine, mais aussi selon leurs propres mouvements. Ils jetaient des regards, murmuraient des choses. Car ces tatouages, comme cette lance au cristal de sang divin, étaient vivants. Immortels, comme lui, tant que sa puissance empêcherait les dieux ennemis de mettre fin à son immortalité. Même vaincu, aucun dieu n'était invincible.

Dans le monde ici-bas, autour de ces inaccessibles montagnes célestes, des nuées d'hommes et de femmes se tuaient, se désiraient, se jalousaient, se protégeaient, s'alliaient, se trahissaient, se maudissaient. Mais tout cela n'était qu'un jeu. Son jeu, et celui des autres dieux amis ou ennemis, vieux et vaniteux, pourtant - ou car - éternellement jeunes comme lui. Depuis si longtemps, des empires, des royaumes, des clans, des héros s'étaient affrontés pour eux, brillant

et hurlant de toutes leurs forces dans les feux de la gloire, mourant et pleurant magnifiquement dans les ombres de la défaite. La vérité de ce jeu restait inaccessible aux hommes. Car cette vérité se situait trop loin, au-delà de leurs petites vies, et pourtant enfouie au plus profond de leurs coeurs naïfs et dévoués. Les dieux antagonistes du soleil et des deux lunes leur avaient donné des fragments de leur force pour qu'ils se battent perpétuellement en leurs noms. Leurs victoires ridicules, leurs vies pathétiques, leurs morts infâmes, leurs talents futiles, leurs terreurs grotesques, leurs discours arrogants, leurs solitudes dégradantes, tout était dédié à ce jeu divin. Au début, les dieux avaient pensé trouver des alliés avec ces hordes d'humains dévoués qu'ils forcèrent à combattre à leurs côtés. Mais, les générations passant, les batailles succédèrent aux batailles, et aucuns dieux ne parvinrent à l'emporter sur leurs antagonistes. Alors, ils finirent par se perdre dans le plaisir de regarder leurs créatures s'affronter à leur place, et les distraire de leur ennui.

Contrôler l'esprit des hommes s'avérait aussi simple que jouissif, et ce jeu donnait aux dieux une source inépuisable d'amusement, qu'ils l'admettent ou non. Pour contrôler quelqu'un, il suffisait de lui donner quelque chose à contrôler. Puis, de le laisser faire. Il suffisait de donner un petit morceau de pouvoir, et la liberté de l'utiliser. Il suffisait de donner la liberté de faire souffrir les autres impunément - ou de les protéger - et ne plus intervenir. Nul besoin de construire une cage autour d'eux. Ce don maudit du pouvoir, une fois entré en eux, les suivait partout, et le monde devenait leur prison. Dès qu'ils obtenaient ce petit morceau de pouvoir, ils l'utilisaient pour libérer une vérité enfermée depuis trop longtemps en eux. Car ce don ne faisait qu'une seule chose. Ce don dévoilait, ouvrait, retournait leur coeur palpitant dans l'obscurité de leur poitrine, pour le vider à l'extérieur en pleine lumière comme un petit sac rempli de choses secrètes. Ce pouvoir donné n'était que mise en lumière de la noirceur. Pour celui qui avait donné ce fragment, tout cela restait un jeu. Mais pour celui qui le recevait, plus rien d'autre n'avait de saveur ni de sens, sinon de conserver ce pouvoir. D'étendre sa domination. De soumettre les autres. De tout obtenir grâce à lui, et de disparaître avec lui. Rien n'était plus dangereux que d'accepter ce don, car il perdait ceux qui l'acceptaient. Parmi ceux qui recevaient ce fragment de pouvoir, la plupart ne faisait que dominer avec, sans jamais chercher à savoir d'où il venait. La plupart ferait le mal, inévitablement. Un mal qu'ils déguiseraient en bien, car tel était le coeur des hommes que d'utiliser le pouvoir sans partage et de toujours prétendre le contraire. Ils oubliaient même qu'il leur

avait été donné, et jouissaient de lui en imaginant l'avoir toujours eu. Toutes leurs actions devenaient légitimes, puisqu'ils détenaient le pouvoir de faire le bien, ce qui démontrait que les dieux les avaient choisis. Puis ils mouraient comme ils avaient vécu, en vain.

Pourtant, certains d'entre eux, très rares, très méfiants, très curieux, peut-être les plus intelligents - ou les plus angoissés - de tous, cherchaient à savoir d'où venait ce fragment, et refusaient obstinément d'oublier qu'il leur avait été donné. Ainsi, inexplicablement insatisfaits du privilège de dominer les autres hommes au nom du bien, ils devinaient petit-à-petit la présence de ce jeu caché, et la vraie nature de ce privilège contre-nature. Alors ils partaient à la recherche dangereuse de sa source. Ceux-là marchaient à l'envers. Vers le commencement. Ils devraient sacrifier beaucoup de choses pour cela. Ils seraient seuls, incompris, moqués, haïs, enfermés. Parmi eux, certains décideraient de suivre le chemin de la connaissance. D'autres emprunteraient le chemin de l'instinct. Mais ces deux chemins menaient au même point de départ, et ce voyage du retour leur permettait de ne jamais être aveuglés par les lumières du pouvoir. À la recherche des dieux jouant avec la vie des hommes, pour les rencontrer dans l'espoir de leur parler et de comprendre pourquoi ils jouaient avec eux. Pourtant, si les dieux aimaient secrètement contempler les hommes en train de se perdre, c'était parce que, en vérité, eux-mêmes n'avaient pas de réponses concernant leur propre origine, perdue dans les limbes du temps et les cycles indifférents des astres sans but, sans raison, sans direction. De voir d'autres qu'eux souffrir du même tourment, cela les soulageait. Car ils craignaient et désiraient tout autant que ces hommes les trouvassent pour se confronter avec eux au tourment de répondre à l'Enigme qui les unissait.

Ce dieu assis sur sa montagne était semblable aux autres dieux. Mais il avait fait quelque chose de différent. Il s'était séparé de sa plus précieuse, plus douloureuse création, la donnant aux hommes afin qu'ils se tuent pour elle, avec elle, à travers elle. Par ce sacrifice, il voulait trouver le meilleur d'entre eux, ou le pire. Car, bon ou mauvais, quelle différence une fois le voyage de retour achevé, une fois la source atteinte, et l'origine retrouvée ? Il voulait qu'il vienne à lui pour qu'il les rejoigne, tous, dans les montagnes célestes, et qu'il entre dans la guerre des dieux. Cet homme ou cette femme deviendrait un jeune dieu, il serait comme son fils ou sa fille, son frère ou sa sœur. Sa créature, se tenant aux côtés de son créateur, d'égal à égal. Il ou elle entrerait dans la bataille sans fin et permettrait peut-être de l'emporter, de mettre fin au cycle de la guerre éternelle

des dieux ennemis, grâce à la paix née de la mise à mort sans pitié des vaincus, et du pouvoir absolu du vainqueur. Ou bien, peut-être, ce vieux dieu-créditeur et ce jeune dieu-crédature se haïraient et se défieraient ? Mais que lui importait ? Ce combat serait enfin digne, pour l'un comme pour l'autre. Ce combat aurait enfin un sens, contrairement aux sempiternelles luttes des dieux contre les dieux ou des hommes contre les hommes. Car ce dieu voulait transgresser les cycles, et mettre fin à ce qui n'avait jamais eu de début.

Cette vérité devait rester secrète, car de révéler aux hommes sa volonté divine ne servirait à rien. Peu importe qu'il vienne à eux pour les *aider* - ce mot inacceptable, insupportable entre tous - et qu'il leur explique, leur ordonne, ou pour qu'il les guide. Les mots n'étaient qu'écume. Seuls les actes étaient profonds, et comptaient. Quand bien même il leur dirait la vérité, que les hommes ne le croiraient pas. Quand bien même il prendrait le temps de leur expliquer leurs erreurs, qu'ils les accompliraient quand même, et les répéteraient. Quand bien même il répondrait dès le début à leurs questions, que les hommes refuseraient d'accepter ses paroles et passeraient leurs vies à trouver leurs propres réponses, en vain. Quand bien même il leur donnerait, dès le départ, la solution de l'Enigme, qu'ils l'oublieraient vite et passeraient leurs vies à chercher ce qu'ils savaient déjà, depuis le début. Expliquer, répondre, donner, tout cela ne servait à rien. Seule la souffrance persévérante expliquait, répondait, donnait. La patience, seule, révélait. La question était, est, sera la réponse.

Savoir ne servait à rien à ceux qui n'avaient pas assez attendu, hésité, échoué. Rien de plus beau, nourrissant, vivifiant que l'échec. Loin du succès immonde, au plus près des humains magnifiquement monstrueux. Ainsi, rien d'autre que le long, long, long voyage contenu dans une ouroborique frise gorgée de symboles écrits contenant les aventures opulentes et cyniques de centaines de personnages infâmes ou magnifiques recréés dans les antres de cette immense saga ne lui permettrait de faire ressortir la vérité dans toute sa simplicité. Nue, sans défense, hurlante, comme au début. En vain, peut-être, mais si tout était vain, alors que lui importait ? À quoi bon l'écrire, puisque les mots n'étaient jamais vraiment lus, puisque leurs yeux restaient aveugles à ce qui se trouvait devant eux ? Même une fois fixés par la magie lente de l'écriture - cet art de jouer la musique silencieuse - les mots négatifs ne s'entendaient vraiment que dans la noirceur du crâne. Comme un murmure, d'esprit à esprit ? Non. Comme un écho. Mis à part à distraire, la plupart des mots ne serviraient jamais à rien. Ils n'avaient de sens que pour ceux qui les avaient déjà vécus, subis, expérimentés loin, ici-bas, dans

leur propre chair. Seuls les mots rouvrant les vieilles blessures - ou les apaisant pour quelques temps - seraient véritablement lus. Lus de l'intérieur. Les choses ne seraient comprises que quand il serait trop tard pour pouvoir les changer.

Assis sur sa montagne, ce dieu prenait toujours plus de plaisir à regarder les hommes s'affronter en son nom. Le bleu métallique du jour continuait de s'étendre sans répit au-dessus des mortels. La voûte du ciel se poinçonnait d'un trou à travers lequel le feu céleste perçait les voûtes des crânes, voyait leurs moindres faits et gestes, brûlait toujours plus les coeurs pour les pousser à la faute, consumait les yeux de ceux qui osaient le regarder, lui. Les deux lunes avaient disparu de l'autre côté. Mais, à cet instant, même cet autre côté semblait avoir disparu, et rien n'échappait à son oeil. Là-bas, en-dessous de lui, une autre montagne dominait une grande mer sombre, constellée de centaines d'îles. Cette montagne avait la forme d'un cône régulier, au sommet enneigé, aux neiges éternelles, et elle formait une île. Une Isle-Cité, avec des murailles entourant ses flancs, des myriades de rues labyrinthiques, des châteaux glorieux qui brillaient comme des miroirs indifférents reflétant les rêves des hommes, ses pentes blanches et dorées répercutant les échos de leurs cris de bataille et d'effroi qui se fondaient lentement dans le gris froid des flots. Deux armées s'affrontaient aux pieds de cette Isle-Cité. L'une était barbare et fougueuse comme la nuit des steppes, l'autre était calme et disciplinée comme le zénith des cités. Leur antagonisme universel trouvait une nouvelle fois son point d'équilibre, pour très peu de temps, juste avant le choc où toutes ces vies exaltées allaient se donner joyeusement la mort. Et rien de tout cela ne le laissait indifférent. Car ce dieu n'avait plus d'yeux que pour ces hommes minuscules et fugaces.

L'un d'entre eux, une fois de plus, tenait dans ses mains ce fragment de pouvoir que le dieu avait sacrifié, donné aux hommes pour les rendre surpuissants, pour leur laisser une chance de le rejoindre, et les maudire.